BnF Gallica

Le Chant de la cloche (Schiller) et Lénore (Bürger), traduits en vers équimétriques et équirythmiques par Édouard Pesch. [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Schiller, Friedrich von (1759-1805). Le Chant de la cloche (Schiller) et Lénore (Bürger), traduits en vers équimétriques et équirythmiques par Édouard Pesch. Préface de M. L. de Fourcaud. 1891.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

8° Yb. 1010

LE

CHANT DE LA CLOCHE

(SCHILLER)

ET

LÉNORE

(BÜRGER)

TRADUITS EN VERS ÉQUIMÉTRIQUES ET ÉQUIRYTHMIQUES

PAR

ÉDOUARD PESCH

PRÉFACE DE M. L. DE FOURCAUD

PARIS
W. HINRICHSEN, ÉDITEUR
22, RUE DE VERNEUIL, 22
1891

Tous droits réservés.

LE

CHANT DE LA CLOCHE

(Das Lied von der Glocke)

LÉNORE

8° Yh
410

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Metz la Pucelle, poème (plaquette in-8°, Metz, 1861), épuisé.

Les Violettes, poésies diverses (volume in-12, Metz, 1862), épuisé.

Hégésippe et Louise, poème social (fort volume grand in-8° jésus, Paris, 1870)..... 2 fr. 50
(*Chez l'auteur*, 21, *rue Lamartine*)

EN PRÉPARATION :

Rédemption, drame social, en cinq actes, en vers.

Le Piège, comédie en deux actes, en prose.

Les Deux Larmes (*Strophes automnales*), poème dramatico-naturaliste.

Il a été tiré de cet ouvrage 50 *exemplaires numérotés à la presse, sur papier Hollande, à* 3 *francs.*

LE

CHANT DE LA CLOCHE

(SCHILLER)

ET

LÉNORE

(BÜRGER)

TRADUITS EN VERS ÉQUIMÉTRIQUES ET ÉQUIRYTHMIQUES

PAR

ÉDOUARD PESCH

DÉPÔT LÉGAL
N° 203685
1892

PRÉFACE DE M. L. DE FOURCAUD

PARIS
W. HINRICHSEN, ÉDITEUR
22, RUE DE VERNEUIL, 22
1891

Tous droits réservés.

PRÉFACE

A M. Édouard PESCH, traducteur du CHANT DE LA CLOCHE et de la ballade de LÉNORE.

Monsieur,

Vous avez bien voulu me communiquer vos traductions en vers français du Chant de la Cloche, *de Schiller, et de la ballade de* Lénore, *de Bürger, et vous désirez avoir mon sentiment sur votre double entreprise et, principalement, à ce qu'il me semble, sur votre méthode de traducteur. Je vais essayer de vous répondre. Il faudrait, par malheur, un grand loisir pour épuiser le sujet qui vous est à cœur. Ne l'ayant*

point, je cours au nécessaire. En quel esprit, selon quels principes convient-il de traduire les œuvres des poètes? Question petite et bien simple en apparence, mais qui a vingt fois soulevé des tempêtes dans le monde de l'érudition.

Il y a deux sortes de traducteurs : ceux qui vulgarisent et ceux qui descendent, amoureusement, au profond des œuvres. Les premiers — de beaucoup les plus nombreux — estiment suffisant de rendre le sens précis des mots, le mouvement général des conceptions, sans tenir un compte scrupuleux du génie des langues, de l'expressive et chargeante particularité des rythmes, de l'ondoiement, infiniment divers, des cadences. On discerne, en toute poésie, deux éléments distincts et qui tendent à s'identifier : l'image et la musique. Les vulgarisateurs dépouillent l'image de la musique et n'ont plus, dès lors, qu'un vague et froid argument du poème original, un programme, un cadavre. La prose leur est bonne à travestir également les plus beaux vers, quelles que soient leur trame et leur métrique, qu'ils se groupent en strophes, se distribuent en dialogues ou s'enchaînent en récits. A mettre leur copie en face du modèle, on reconnaît immédiatement la vanité de leur travail.

Ils ont respecté la lettre du texte; ils ont opposé phrase à phrase et page à page; la donnée littéraire subsiste; le ressort esthétique de l'œuvre est brisé. Je ne dis pas qu'ils aient fait besogne inutile pour le commun des hommes; j'affirme qu'ils sont restés en dehors des véritables conditions de l'art. Imaginez une symphonie dénudée de son orchestration ou un tableau de maître dont la photographie a fixé les contours en renversant toutes les valeurs.

Les autres, à tous égards plus judicieux et de goût meilleur, n'admettent pas qu'on traduise des vers autrement que par des vers. Lorsqu'un poète a équilibré des vocables d'une certaine façon, c'est, apparemment, en vue d'impressionner ses lecteurs d'une certaine manière. L'artiste précipite ou retient ses adjectifs et ses substantifs, les associe doucement ou les jette les uns contre les autres, en tire des clartés et des sonorités comme on arrache à deux cailloux entrechoqués un bruit et des étincelles, les fait mélancoliques, ou gais, ou graves, à son commandement, les fluidifie comme de l'eau, les forge comme du métal, les sertit comme des diamants, les pétrit comme de la cire, les tisse comme de la dentelle. Son style a cette vie ner-

veuse, toute en suggestions, qui résulte de la sensibilité des paroles au contact des idées. Rien n'est abandonné au hasard: partant, tout a son rôle et son importance. Modifiez les détails, la physionomie en reste altérée. Brouillez les nuances, les sensations se dénaturent. Négligez un accent, vous rompez la subtile harmonie par laquelle les signifiances se prolongent. De là, pour les traducteurs sincèrement artistes, la loi de ne jamais plier à la prose un poème qui doit au vers son rayonnement et sa magie. Le vers seul fraternise avec le vers et lui répond, d'une littérature à l'autre, se prêtant aux intimités de chaque poésie et en propageant l'émotion.

Telle est votre opinion, monsieur, je le constate avec plaisir. Mais vous allez plus loin encore : vous voulez que la traduction soit au poème étranger ce que le moulage est à la statue, une reproduction d'identité. C'est pourquoi, ayant choisi deux pièces lyriques fameuses entre toutes dans le répertoire allemand, le Chant de la Cloche *et la ballade de* Lénore, *il vous a plu de les faire passer en français comme d'une coulée. De combien de difficultés se hérissait votre tâche! Rien ne manque : les raccourcis philosophiques, les sous-entendus, les rythmes*

mobiles, les effets plastiques, les progressions sonores, les onomatopées, les bizarreries. Vous vous êtes acharné à tout transporter dans notre idiome, infatigable à marteler vos rythmes sur les propres rythmes de Schiller et de Bürger, ne vous arrêtant jamais que vous n'eussiez ménagé des pondérations de syllabes équivalant aux agencements de longues et de brèves de la langue d'outre-Rhin. D'une cloche germanique vous avez fait sortir, à l'aide d'un battant français, des vibrations françaises et qui, néanmoins, nous évoquent le son primitif. La tentative était curieuse en soi et l'issue en est méritoire.

Que s'il vous convient de vous tourner avec moi vers le lointain passé, nous y trouverons des choses faites pour vous intéresser et vous toucher peut-être. Vous avez eu des aïeux notables, au temps de la Renaissance, dans l'art de la traduction. Les philosophes ont fort à dire sur cette époque; les hommes de lettres lui doivent cette justice qu'elle a fait de nos dialectes des instruments merveilleux. L'originalité n'y courait pas les rues; je ne sais si nous avons progressé à ce point de vue... En revanche, la soif de savoir y était ardente et cherchait à s'abreuver, surtout, aux sources antiques. Cette

fièvre littéraire ne nous valut pas seulement des éditions grecques et latines, mais aussi des traductions en nombre des anciens auteurs. Au XVe et au XVIe siècle, Homère fut traduit je ne sais combien de fois par Octavien de Saint-Gelais, par Amadis Jamayn, par Salomon Cerfon et d'autres que j'oublie; Horace eut une version française de la main de Jacques Pelletier; Ovide, d'Albin des Avenelles et d'André Delavigne; Virgile, Térence... que sais-je? Ces versions d'œuvres poétiques, généralement rédigées en vers, n'étaient pas des chefs-d'œuvre. On en voyait même où le texte authentique entrait pour une faible part; seulement, les recherches d'assimilation et d'interprétation en distinguaient extraordinairement un certain nombre. Un des législateurs du Parnasse d'alors, Thomas Sibilet, l'auteur d'un Art poétique *qui avait son prix, s'épouvantait presque de l'empressement de ses contemporains à tout traduire : « La version, dit-il, est aujourd'hui le poème le plus fréquent et le mieux reçu des estimés poètes et des doctes lecteurs..... Les poètes,* famés savants, *aiment mieux suivre, en traduisant, la trace approuvée de tant d'âges et de bons esprits que de produire de leur fonds. » Il est certain que le goût de l'érudition, vraie ou*

factice, débordait toute chose et paralysait nos facultés créatrices, si puissamment développées au Moyen Age. Mais, d'autre part, la langue de nos ancêtres, rigide, rebelle au parler d'art, s'assouplissait, se disciplinait, s'affinait en ces exercices d'adaptation, et c'est justement ce que maître Sibilet ne savait point voir.

*Or, c'est à cette observation que j'en veux venir, et c'est ici le trait que je vous recommande. Si beaucoup se bornaient à imiter les antiques poèmes en vers prosodiés à la manière ordinaire, quelques-uns eurent l'idée, pour être plus précis, d'adapter le français aux mètres latins et grecs. Agrippa d'Aubigné a eu entre les mains une version de l'*Iliade *et de l'*Odyssée *travaillée d'après ce système par un certain Mousset, qui l'avait fait imprimer. Baïf, que l'on connaît davantage, a traité de même les* Jours *d'Hésiode. Il y a eu, autour de ce maître, des essais du même genre assez divers et très nombreux. Feuilletez les recueils du XVIe siècle, vous y suivrez à la trace une singulière tentative de révolution prosodique. Notre versification se base sur le nombre des syllabes, sur le rythme et sur la rime, non sur des valeurs de quantité. Qui l'a voulu ainsi? Le génie de la*

langue, le goût immémorial de la nation. Voici, toutefois, qu'on veut absolument retrouver dans nos mots toutes les combinaisons classiques des brèves et des longues, tous les pieds de la versification des anciens : le trochée, l'ïambe, le spondée, le pyrrhique, le dactyle, l'anapeste, le molosse, et le tribraque, et l'amphibraque, et le bacche, et l'antibacche, et l'amphimacre... C'est à frémir! Baïf fonde même une sorte d'Académie poético-musicale chargée de remettre en honneur, tant dans la poésie que dans la musique, les mesures et règlements « usités par les Grecs et Romains ». Vous voyez que nos traditions nationales sont l'objet d'un siège en règle. On consent bien, à la vérité, à souffrir la rime en certains cas, mais, entre nous, l'on n'y tient qu'à demi.

Et savez-vous pourquoi nos traditions n'ont point capitulé? Uniquement parce que la décomposition de nos vocables en pieds métriques est arbitraire; qu'il y faut un continuel raisonnement et que le vers ne s'accommode pas des valeurs de quantité non immédiatement et instinctivement saisies par l'oreille. Vous abolissez le pied syllabique dont nous avons le secret; vous le remplacez par un pied de plusieurs syllabes,

conventionnellement classées; par surcroît, vous substituez à nos rythmes familiers des rythmes de pur artifice. Votre poésie ne chante plus pour nous. Nous ne comprenons plus ce que vous voulez nous dire. L'ordonnance que vous êtes conduit à donner à vos phrases achève de nous dérouter. Laissez-nous tranquilles avec vos Romains et vos Grecs! Ces gens ne sont point d'ici. Jamais personne, par exemple, ne nous fera accepter comme vers français les trois lignes suivantes, « dactyliques héroïques hexamètres », du vieux Baïf, dans sa traduction d'Hésiode :

Les jours par Jupiter observant comme l'on doit
Enseigne les servants que le jour trentième du mois vaut
Pour la besogne revoir comme pour la pitance départir...

Mais, fort heureusement, monsieur, nous n'en sommes plus à ces folies. A quoi bon les déplorer? Mieux vaudrait en rire, en scandant de tels alignements de mots sur le mode antique, ainsi qu'on les prétend écrits :

Pōur lă bĕ | sōgnĕ rĕ | vōir cŏmmĕ | pōur lă pĭ | tānce dĕ | pārtīr.

Au surplus, la poésie, sous la sauvegarde du bon sens public, n'en a couru aucun danger, et nous préférons nous souvenir, en fin de

compte, du résultat de toutes ces expériences pour l'avancement et l'affinement de l'idiome français. S'est-elle assez assouplie, assez élargie, cette admirable langue, en restant elle-même, c'est-à-dire nette, solide et d'une transparence de cristal! Vous avez prouvé, quant à vous, en traduisant le Chant de la Cloche *et* Lénore, *qu'elle est même susceptible de se couler exactement dans un moule germain, et de nous donner, d'une œuvre d'art germanique, une fidèle contre-épreuve.*

Nous n'avons pas, comme les Allemands, un arsenal complet de mesures prosodiques. Nous n'avons à notre disposition que des sonorités, mais si variées, si riches, si puissantes ou si légères, qu'elles peuvent suppléer à tout. Vous êtes arrivé, par leur secours, monsieur, sans infliger de démenti à nos règles naturelles, sans violenter le génie de nos traditions, à lutter avec les originaux de Schiller et de Bürger pour les impressions métriques et rythmiques. Votre méthode est si ingénieusement appliquée qu'elle fait illusion. A tout le moins trouvera-t-on grand avantage à l'appliquer à la traduction des poèmes étrangers de ciselure fine, toutes les fois que les principes de versification ne seront

point contradictoires. Gardez-la surtout d'exagération et de vain doctrinarisme. Vous rendrez service aux Écoles, et ce n'est pas là, que je sache, une récompense à dédaigner.

Croyez, monsieur, à ma parfaite considération.

L. DE FOURCAUD.

Paris, 16 octobre 1890.

LÉNORE

BALLADE FANTASTIQUE

(Bürger)

Traduction en vers équimétriques & équirythmiques.

AVERTISSEMENT

La lune éclaire les halliers...
Hourra ! les morts, quels cavaliers !

Quand meurent coup sur coup plusieurs personnages de marque, les nécrologues ont coutume d'employer une locution consacrée par les dictionnaires : Les morts vont vite ! *Et ils ajoutent:* Comme dans la ballade allemande... *ou :* Comme dit le poète de LENORE.

Pourtant Bürger, dont le nom leur est moins familier que le dicton, n'a jamais entendu se plaindre d'une mortalité anormale. Il parle d'une ombre d'amant qui, dans une *heure (de onze heures à minuit) fait* cent *lieues sur une ombre de cheval, ayant en croupe sa mie Lenore, pour la coucher, seule vivante, dans leur lit nuptial, la tombe.*

J'ai donc essayé, par la fidèle traduction du texte et la scrupuleuse reproduction du rythme (brèves et longues), de rendre tangibles, aux Français, les étranges beautés de ce chef-d'œuvre cité à tout propos et... hors de propos.

L'effet de ce rythme de galop progressif, haletant, vertigineux, qui commence avec la fulgurante chevauchée nocturne, et ne se ralentit qu'aux dernières foulées de Rapp par-dessus les tombes du cimetière, est irrésistible dans le texte allemand; c'est un véritable cauchemar qu'il faut secouer après le brusque arrêt au bord de la fosse béante où va s'abîmer le groupe fantastique.

Puissent ces diverses sensations revivre dans ces pages; puissé-je avoir contribué ainsi à écarter le principal obstacle aux traductions exactes!

LE TRADUCTEUR.

LENORE

Ballade von A. Bürger

in

gleichem Versmaass und Rhythmus in's Franzœsische übersetzt.

Lenore

Lenore fuhr ums Morgenroth
  Empor aus schweren Träumen :
« Bist untreu, Wilhelm, oder todt?
  « Wie lange willst du säumen?
Er war mit König Friedrichs Macht
Gezogen in die Prager Schlacht,
  Und hatte nicht geschrieben
  Ob er gesund geblieben.

Der König und die Kaiserin,
  Des langen Haderns müde,
Erweichten ihren harten Sinn
  Und machten endlich Friede.
Und jedes Heer, mit Sing und Sang,
Mit Paukenschlag und Kling und Klang,
  Geschmückt mit grünen Reisern,
  Zog heim zu seinen Häusern.

Und überall, all überall,
  Auf Wegen und auf Stegen,
Zog Alt und Jung dem Jubelschall
  Der Kommenden entgegen.
« Gottlob! » rief Kind und Gattin laut;
« Willkommen! » manche frohe Braut;
  Ach! aber für Lenoren
  War Gruss und Kuss verloren.

Lénore

Lénore se dressa soudain,
  Vers l'aube, sur sa couche :
« Est-ce la mort ou le dédain,
  « Wilhelm, qui clôt ta bouche ? »
Or Fritz, son roi, l'avait mené
Sous Prague, au combat acharné ;
  Depuis ce jour, la belle
  N'en avait eu nouvelle.

Mais l'Impératrice et le Roi,
  Las d'une longue guerre,
Angoissés de leur désarroi,
  Signaient la paix naguère :
Et chaque armée alors, chantant,
Clairon sonnant, tambour battant,
  De verts rameaux fleurie,
  Regagnait la patrie.

Partout, l'immense flot humain
  Envahit la contrée ;
Tous, jeune et vieux, tendaient la main
  Aux preux à leur rentrée.
« Quel bonheur ! » clamaient femme, enfants ;
Oh ! les fiancés triomphants !
  Hélas ! mais pour Lénore
  Aucun baiser sonore.

Sie frug den Zug wohl auf und ab,
Und frug nach allen Namen;
Doch Keiner war der Kundschaft gab,
Von allen so da kamen.
Als nun das Heer vorüber war,
Zerraufte sie ihr Rabenhaar
Und warf sich hin zur Erde,
Mit wüthiger Geberde.

Die Mutter lief wohl hin zu ihr:
« Ach! dass sich Gott erbarme!
« Du trautes Kind, was ist mit dir? »
Und schloss sie in die Arme.
« — O Mutter, Mutter, hin ist hin!
« Nun fahre Welt und Alles hin!
« Bei Gott ist kein Erbarmen.
« O weh, o weh mir Armen!

« — Hilf, Gott, hilf! Sieh uns gnädig an!
« Kind, bet' ein Vaterunser!
« Was Gott thut, das ist wohl gethan.
« Gott, Gott erbarmt sich unser!
« — O Mutter, Mutter, eitler Wahn!
« Gott hat an mir nicht wohlgethan!
« Was half, was half mein Beten?
« Nun ist's nicht mehr vonnöthen.

« — Hilf, Gott, hilf! Wer den Vater kennt,
« Der weiss, er hilft den Kindern.
« Das hochgelobte Sacrament
« Wird deinen Jammer lindern.
« — O Mutter, Mutter, was mich brennt,
« Das lindert mir kein Sacrament!
« Kein Sacrament mag Leben
« Den Todten wiedergeben.

Le long des rangs, elle alla bien,
Disant nom et visage ;
Mais de Wilhelm ne savaient rien
Ces troupes de passage.
Et quand l'armée eut défilé,
Lénore, front échevelé,
Les esprits en déroute,
S'écroula sur la route.

Survint sa mère en grand émoi :
« — Miséricorde sainte!
« Ma chère enfant, qu'as-tu, dis-moi? »
Et la tenait étreinte.
« — O mère, point ne m'est rendu
« Mon adoré ; tout est perdu!
« Le Ciel est sans clémence
« A mon malheur immense!

« — Seigneur, ayez pitié de nous !...
« Dis un *Pater*, Lénore.
« Le Ciel, qui veut le bien de tous,
« Protège qui l'honore...
« — O mère, j'attendrais en vain
« Justice d'un arrêt divin!
« Prier! mais j'en suis lasse ;
« C'est fini, je m'en passe!

« — Qu'il te pardonne!... Ah! connais mieux
« Le Père et sa tendresse ;
« Le sacrement mystérieux
« Va calmer ta détresse...
« — O mère, mère, mon tourment
« N'est calmé par nul sacrement :
« Quel sacrement peut rendre
« La vie aux corps en cendre?

« — Hör, Kind! Wie, wenn der falsche Mann,
« Im fernen Ungerlande,
« Sich seines Glaubens abgethan,
« Zum neuen Ehebande?
« Lass fahren, Kind, sein Herz dahin!
« Er hat es nimmermehr Gewinn:
« Wenn Seel und Leib sich trennen,
« Wird ihn sein Meineid brennen.

« — O Mutter, Mutter, hin ist hin!
« Verloren ist verloren!
« Der Tod, der Tod ist mein Gewinn!
« O wär ich nie geboren!
« Lisch aus, mein Licht, auf ewig aus;
« Stirb hin, stirb hin, in Nacht und Graus!
« Bei Gott ist kein Erbarmen.
« O weh, o weh mir Armen!

« — Hilf, Gott, hilf! Geh nicht in's Gericht
« Mit deinem armen Kinde!
Sie weiss nicht, was die Zunge spricht;
« Behalt ihr nicht die Sünde!
« Ach! Kind, vergiss dein irdisch Leid,
« Und denk an Gott und Seligkeit:
« So wird doch deiner Seelen
« Der Bräutigam nicht fehlen.

« O Mutter, was ist Seligkeit?
« O Mutter, was ist Hölle?
« Bei ihm, bei ihm ist Seligkeit,
« Und ohne Wilhelm Hölle!
« Lisch aus, mein Licht, auf ewig aus;
« Stirb hin, stirb hin in Nacht und Graus!
« Ohn' ihn mag ich auf Erden,
« Mag dort nicht selig werden! »

« — Enfant, peut-être l'homme faux,
« En Hongrie, à cette heure,
« S'engage en des liens nouveaux,
« Parjure à qui le pleure.
« Oublie, enfant, son souvenir;
« Le Ciel le saura bien punir :
« Après sa mort, sois sûre
« Qu'il paîra son parjure !

« — O mère, mère, c'en est fait,
« Je suis abandonnée ;
« J'attends la mort comme un bienfait :
« Ne fussé-je oncques née !
« Eteins-toi, flambeau de mes jours,
« Rentre aux ténèbres pour toujours :
« Le Ciel est sans clémence
« A mon malheur immense !

« — Pitié pour ton enfant, Seigneur ;
« Ah ! juge-la sans ire !
« Sa langue parle et non son cœur :
« Pardonne à son délire !
« Oublie, enfant, ton mal charnel
« Et pense au bonheur éternel :
« Car, à ton âme, il reste
« Un fiancé céleste !

« — O mère, qu'est l'Éternité !
« Le Ciel, l'Enfer, qu'importe !
« Wilhelm est ma félicité :
« Sans lui, ma paix est morte...
« Eteins-toi, flambeau de mes jours ;
« Rentre aux ténèbres pour toujours :
« Sans lui, je ne réclame
« Rien pour le corps ni l'âme !...

So wüthete Verzweifelung
  Ihr in Gehirn und Adern ;
Sie fuhr mit Gottes Vorsehung
  Vermessen fort zu hadern,
Zerschlug den Busen und zerrang
Die Hand bis Sonnenuntergang,
  Bis auf am Himmelsbogen
  Die goldnen Sterne zogen.

Und aussen, horch ! ging's trap, trap, trap,
  Als wie von Rosseshufen,
Und klirrend stieg ein Reiter ab
  An des Geländers Stufen.
Und horch ! und horch ! den Pfortenring
Ganz leise, lose, klinglingling !
  Dann kamen durch die Pforte
  Vernehmlich diese Worte :

« — Holla ! holla ! thu auf, mein Kind !
  « Schläfst, Liebchen, oder wachst du ?
« Wie bist noch gegen mich gesinnt ?
  « Und weinest oder lachst du ?
« — Ach ! Wilhelm, du ? so spät bei Nacht ?...
« Geweinet hab' ich und gewacht ;
  « Ach ! grosses Leid erlitten !
  « Wo kommst du hergeritten ?

« — Wir sattelten um Mitternacht.
  « Weit ritt ich her von Böhmen ;
« Ich habe spät mich aufgemacht
  « Und will dich mit mir nehmen.
« — Ach ! Wilhelm, erst herein geschwind !
« Den Hagedorn durchsaust der Wind :
  « Herein in meinen Armen,
  « Herzliebster, zu erwarmen !

Ainsi, dans veines et cerveau,
Son désespoir fit rage ;
Elle eut, à chaque mot nouveau,
Pour Dieu nouvel outrage,
Tordit ses bras, meurtrit son sein
Jusqu'à l'heure où le jour prit fin
Et que le ciel sans voiles
Se parsema d'étoiles.

Et trap, trap, trap! on entendit
Comme un cheval en marche :
Au pied du perron descendit
Un reître sur la marche.
Il alla droit sonner à l'huis,
Bien bas, bien bas... drelindin!... puis,
Tout contre cette porte,
On parla de la sorte :

« — Holà! fillette, ouvre un moment!
« Es-tu debout? couchée?
« Que penses-tu de ton amant?
« Ris-tu? T'es-tu fâchée?...
« — C'est toi, Wilhelm!... si tard, ami!...
« J'ai bien pleuré, très peu dormi,
« Souffert douleur et honte...
« Mais d'où viens-tu, raconte?

« — Au boute-selle, vers minuit,
« Je partis de Bohême...
« J'ai bien tardé... Tu vas, sans bruit,
« Me suivre à l'instant même.
« — Daigne, ô Wilhelm, entrer, d'abord :
« L'églantier ploie au vent du nord...
« Viens te réchauffer vite
« Sur mon cœur qui t'invite!

« — Lass sausen durch den Hagedorn,
« Lass sausen, Kind, lass sausen !
« Der Rappe scharrt, es klirrt der Sporn :
« Ich darf allhier nicht hausen.
« Komm, schürze, spring und schwinge dich
« Auf meinen Rappen hinter mich !
« Muss heut noch hundert Meilen
« Mit dir ins Brautbett eilen.

« — Ach ! wolltest hundert Meilen noch
« Mich heut ins Brautbett tragen?
« Und horch ! es brummt die Glocke noch,
« Die elf schon angeschlagen.
« — Sieh hin, sie her : der Mond scheint hell !
« Wir und die Todten reiten schnell !
« Ich bringe dich zur Wette
« Noch heut ins Hochzeitbette.

« — Sag an, wo ist dein Kämmerlein ?
« Wo ? Wie dein Hochzeitbettchen ?
« — Weit, weit von hier ; still, kühl und klein...
« Sechs Bretter und zwei Brettchen !
« — Hat's Raum für mich ? — Für dich und mich !
« Komm, schürze, spring und schwinge dich !
« Die Hochzeitgäste hoffen ;
« Die Kammer steht uns offen. »

Schön Liebchen schürzte, sprang und schwang
Sich auf dass Ross behende ;
Wohl um den trauten Reiter schlang
Sie ihre Liljenhände.
Und hurre, hurre, hop, hop, hop !
Ging's fort in sausendem Galopp,
Dass Ross und Reiter schnoben
Und Kies und Funken stoben.

« — Ah ! laisse l'arbre du vallon
« Ployer sous les orages ;
« J'entends piaffer mon étalon :
« Je dois fuir ces parages !
« Alerte ! saute, élance-toi
« Sur mon cheval, derrière moi :
« Je veux aujourd'hui même
« T'épouser en Bohême !

« — Cent milles, quoi ! pour célébrer
« L'hymen ce soir encore,
« Quand onze fois vient de vibrer
« L'heure au beffroi sonore !...
« — Vois donc ! la lune est dans son plein...
« Nous et les morts allons bon train :
« Aujourd'hui je t'installe
« En couche maritale.

« — Et ton logis, en quel endroit ?
« Comment sont vos couchettes ?
« — Très loin d'ici, frais, calme, étroit...
« Six ais et deux planchettes...
« — Est-ce assez grand ? — Pour toi, pour moi !
« Alerte ! saute, élance-toi :
« La noce attend la fête
« Et notre chambre est prête. »

Lénore saute adroitement :
D'un bond elle est en selle ;
Son bras de lis étreint l'amant,
Pour qu'elle ne chancelle...
Puis, hourre, hourre, hop, hop, hop !
Commence un infernal galop...
Ils vont soufflant ; Rapp broie
Le sol, qui luit, poudroie !

Zur rechten und zur linken Hand,
Vorbei an ihren Blicken,
Wie flogen Anger, Heid' und Land!
Wie donnerten die Brücken!
« Graut Liebchen auch?... Der Mond scheint hell!
« Hurrah! die Todten reiten schnell!
« Graut Liebchen auch vor Todten?
« — Ach! nein. Doch lass die Todten! »

Was klang dort für Gesang und Klang?
Was flatterten die Raben?
Horch, Glockenklang! Horch, Todtensang:
« Lasst uns den Leib begraben! »
Und näher zog ein Leichenzug,
Der Sarg und Todtenbahre trug.
Das Lied war zu vergleichen
Dem Unkenruf in Teichen.

« Nach Mitternacht begrabt den Leib,
« Mit Sang und Klang und Klage!
« Izt führ ich heim mein junges Weib:
Mit, mit, zum Brautgelage!
« Komm, Küster, hier! Komm mit dem Chor,
« Und gurgle mir das Brautlied vor!
« Komm, Pfaff, und sprich den Segen,
« Eh wir zu Bett uns legen! »

Still Klang und Sang. Die Bahre schwand...
Gehorsam seinem Rufen,
Kams, hurre, hurre! nachgerannt,
Hart hinters Rappen Hufen.
Und immer weiter, hop, hop, hop!
Gings fort im sausendem Galopp,
Dass Ross und Reiter schnoben
Und Kies und Funken stoben.

A droite, à gauche, à leurs regards,
S'envolaient dans l'espace
Champs, landes, prés, châteaux, hangars ;
Tout pont gronde où Rapp passe...
« — La lune éclaire les halliers...
« Hourra ! les morts, quels cavaliers !
« Crains-tu les morts, ma mie ?...
« — Non ; mais n'en parle mie !... »

D'où viennent ces lugubres sons ?...
Les corbeaux fuient leur aire...
Ecoute : un glas... des oraisons :
« Portons le corps en terre ! »
Voici qu'un long cortège en deuil
S'avance avec barre et cercueil...
Seuls, les crapauds des mares
Ont de ces chants bizarres...

« — Jusqu'au matin veuillez surseoir
« A glas, plainte, homélie :
« Car j'ai pris femme et veux ce soir
« Vous offrir chère lie !
» Viens, chantre, entonne avec le chœur
« L'épithalame du vainqueur ;
« Pasteur, bénis la couche
« Avant que l'on s'y couche ! »

Plus de cercueil... ni chant ni glas !
Mais, à sa voix docile,
Tout le cortège, pas à pas,
Suit Rapp en serre-file...
Sans trêve aucune, et hop, hop, hop !
S'éloigne l'infernal galop...
Ils vont soufflant ; Rapp broie
Le sol, qui luit, poudroie !...

Wie flogen rechts, wie flogen links,
Gebirge, Bäum' und Hecken!
Wie flogen links und rechts, und links,
Die Dörfer, Städt' und Flecken!
« Graut Liebchen auch?... Der Mond scheint hell!
« Hurrah! die Todten reiten schnell!
« Graut Liebchen auch vor Todten?
« — Ach! lass sie ruhn, die Todten! »

Sieh da! sieh da! Am Hochgericht
Tanzt' um des Rades Spindel,
Halb sichtbarlich bei Mondenlicht,
Ein luftiges Gesindel:
« Sasa! Gesindel, hier! Komm hier!
« Gesindel, komm und folge mir!
« Tanz uns den Hochzeitreigen,
« Wenn wir zu Bette steigen! »

Und das Gesindel, husch, husch, husch,
Kam hinten nachgeprasselt,
Wie Wirbelwind am Haselbusch
Durch dürre Blätter rasselt.
Und weiter, weiter, hop, hop, hop!
Gings fort in sausendem Galopp,
Dass Ross und Reiter schnoben,
Und Kies und Funken stoben.

Wie flog, was rund der Mond beschien,
Wie flog es in die Ferne!
Wie flogen oben über hin
Der Himmel und die Sterne! —
« Graut Liebchen auch?... Der Mond scheint hell!
« Hurrah! die Todten reiten schnell!
« Graut Liebchen auch vor Todten?
« — O weh! Lass ruhn die Todten! »

A droite, à gauche, on voit passer
Monts, arbres et bocages :
A gauche, à droite, il faut laisser
Cités, hameaux, pacages...
« — La lune éclaire les halliers...
« Hourra! les morts, quels cavaliers!
« Crains-tu les morts, ma mie?...
« — Les morts !... N'en parle mie! »

Voyez là-bas, près du carcan,
Au clair de lune intense,
Des spectres dansent le cancan
Autour de la potence...
« — Assez! racaille ; par ici!
« Racaille, viens, suis-nous aussi
« Et que ton branle louche
« Entoure notre couche! »

Et comme mus par l'aiguillon
Les spectres font escorte ;
Ils bruissent tels qu'un tourbillon
Passant sur l'herbe morte...
Et sans arrêt, et hop, hop, hop!
S'éloigne l'infernal galop :
Ils vont soufflant ; Rapp broie
Le sol, qui luit, poudroie!

Ah! comme les guérets blafards
S'envoiaient sur leur route ;
Là-haut, comme ils fuyaient épars,
Les astres de la voûte!...
« — La lune éclaire les halliers...
« Hourra! les morts, quels cavaliers!
« Crains-tu les morts, ma mie?
« — Malheur!... N'en parle mie!... »

« Rapp! Rapp! mich dünkt, der Hahn schon ruft ;
« Bald wird der Sand verrinnen.
« Rapp! Rapp! ich wittre Morgenluft!
« Rapp, tummle dich von hinnen !
« Vollbracht, vollbracht ist unser Lauf!
« Das Hochzeitbette thut sich auf!
« Die Todten reiten schnelle...
« Wir sind, wir sind zur Stelle! »

Rasch auf ein eisern Gitterthor
Gings mit verhängtem Zügel,
Mit schwanker Gert ein Schlag davor
Zersprengte Schloss und Riegel.
Die Flügel flogen klirrend auf!
Und über Gräber ging der Lauf.
Es blinken Leichensteine
Rundum im Mondenscheine.

Ha sieh! ha sieh! im Augenblick,
Huhu! ein grässlich Wunder!
Des Reiters Koller, Stück für Stück,
Fiel ab wie mürber Zunder.
Zum Schädel ohne Zopf und Schopf.
Zum nackten Schädel wird sein Kopf;
Sein Körper zum Gerippe,
Nebst Stundenglas und Hippe.

Hoch bäumte sich, wild schnob der Rapp',
Und sprühte Feuerfunken;
Und hui! war's hinter ihr hinab
Verschwunden und versunken.
Geheul, Geheul aus hoher Luft,
Gewinsel kam aus tiefer Gruft :
Lenorens Herz, mit Beben,
Rang zwischen Tod und Leben.

«—Rapp, Rapp, le coq chante au lointain;
« Le sablier se vide...
« Rapp, Rapp, je sens l'air du matin :
« Rapp, vole à toute bride!
« Nous sommes rendus ; c'est l'instant ;
« La couche nuptiale attend...
« Les morts chevauchent vite :
« Nous arrivons au gîte! »

Sur une grille, il fonce, prompt,
Malgré barre et ferrure ;
D'un coup de sa cravache, il rompt
Le pêne et la serrure...
Les deux battants se sont ouverts :
Rapp franchit croix et tertres verts...
Partout la lune éclaire
Un marbre tumulaire...

Voyez, voyez ! c'est singulier...
Horreur! quelle aventure :
L'équipement du cavalier
Pend, tombe en pourriture!
En crâne vide, au poil rongé,
Le chef s'est brusquement changé;
Le corps devient squelette
Qu'un sablier complète!...

Lors Rapp se cabre et, s'ébrouant,
Vomit flamme et fumée...
Soudain dans un tombeau béant
Sa charge est abîmée...
Et l'air s'emplit de hurlements ;
La fosse a des gémissements :
Un cœur tremblant s'y brise
Dans la suprême crise!

Nun tanzten wohl bei Mondenglanz,
Rundum herum im Kreise,
Die Geister einen Kettentanz
Und heulten diese Weise :
« Geduld, Geduld! Wenn's Herz auch bricht!
« Mit Gott im Himmel hadre nicht!
« Des Leibes bist du ledig;
« Gott sei der Seele gnädig! »

Au clair de lune alors surgit
La ronde des ténèbres,
Et tout un chœur d'esprits rugit
Ces mots lents et funèbres :
« — Résigne-toi jusqu'à la mort;
« N'accuse pas le Ciel à tort!...
« Ta chair te quitte, ô femme!
« Dieu soit clément à l'âme! »

TABLE

	Pages.
Préface de M. L. de Fourcaud	v
Le Chant de la Cloche	3
Avertissement sur *Lénore*	33
Lénore	37

(5241) Paris. — Imprimerie de la Bourse de Commerce
33, rue Jean-Jacques Rousseau.

Rivon